



MYTHEL  ANGE  
ISIDORE

Mythel-Ange Isidore

Un moineau ne tombe pas  
du nid

© Mythel-Ange Isidore, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3444-0

**Librinova”**

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

**LIVRE PREMIER :**  
**CARMÉLITE**

## **Première partie :**

### **La Guyane de Théodosa : terre d'adoption**

#### **Titre du chapitre 1 :**

#### **Les pleurs d'une mère**

C'est en sortant de chez elle pour accompagner sa fille que Théodosa eut la très nette impression qu'elle allait flancher. Tout le long du trajet, elle avait fixé son attention sur les détails de la vie qui se déroulait comme hier, comme demain, comme si de rien n'était, comme s'il n'y avait aucun changement. Les chiens errants, goûtant le soleil chaud, endormis les quatre fers en l'air s'épalaient de ci de là. Les poules, avec leur marmaille de poussins, picoraient les insectes du sol n'importe où à croire que la rue était leur propriété... Théodosa savait qu'à son retour, parce que c'était dans l'ordre des choses, elle reverrait les animaux à bec ou à museau affairés à somnoler ou à se nourrir.

Elles avaient croisé Francette gwo bonda.<sup>1</sup> Francette lui avait souri avant de lui adresser d'une main un baiser, l'autre main posée sur le cœur. Par ce geste, elle lui envoyait du courage. Ses voisines les plus chères avaient la sensibilité propre au cœur d'une mère qui voit son enfant partir. Pour la soutenir, elles allaient et venaient chez elle depuis plusieurs jours. Sous n'importe quel prétexte, elles débarquaient pour l'enquiquiner avec toutes sortes de parlottes insignifiantes et gaies qui la forçaient à se détourner de l'échéance qui préoccupait ses pensées. Cela touchait profondément Théodosa de constater que tout le monde songeait à lui offrir un peu de gaité dans ce moment difficile. À elle qui avait quitté l'école si tôt, il revenait un poème incomplet dont soudainement l'enchaînement gracieux de quelques vers se répétait dans sa mémoire :

Joie, belle étincelle divine,  
Fille de l'assemblée des dieux,  
Nous pénétrons, ivres de feu,  
ô céleste, ton sanctuaire !<sup>2</sup>

L'omniprésente et faussement joyeuse volonté consolatrice de ses voisines était telle qu'à soleil couché, Théodosa devait presque leur indiquer la porte avec une bonne parole en bouche pour ne pas sembler malpolie.

Toutes ses émotions cadenassées finirent par l'atteindre quand elle ne put plus reculer. Lorsqu'il fallut prononcer les mots qui chaperonnaient son enfant dans sa nouvelle vie, Théodosa l'œil humide, laissa couler ses larmes. Elles n'étaient pas de tristesse.

Sans aucun regret, Théodosa pleurait. Ses larmes, elles les retenaient depuis des mois. Sa colère avait forgé un barrage. C'était indispensable pour qu'elle puisse se consacrer à restructurer la cruauté en espoir. À l'heure actuelle, la digue cédait sous la pression du chagrin rampant en elle depuis plus d'un an.

Voyant sa mère, par mimétisme enfantin, Carmélite pleura à son tour. Heureusement, ses raisons étaient moins complexes : la première séparation d'avec sa Maman, la peur de l'inconnu, l'inquiétude face à la perte de ses repères. À part cela, elle avait sa vie devant elle et elle était insouciante. La tranquillité d'humeur de Carmélite était toute la réussite de Théodosa ! Le trajet jusqu'au débarcadère (où le bateau de Théodore tirait impatiemment sur ses amarres) n'était pas bien long. Malgré tout Théodosa effectua un voyage... dans le temps. Ses prunelles retournèrent vers le passé, et revinrent à ce jour pluvieux où elle devint mère. Théodosa se replaça en 1949. Instantanément, tout remonta. Cette chose qu'elle avait faite ne disparaîtrait jamais. Cela ne relevait pas de ces actes qui s'édulcorent au rythme des jours qui perdent la mémoire ou embellissent la réalité. Elle n'avait rien oublié de ce jour, absolument rien.

## **Titre du chapitre 2 :**

### **Théodosa se lève**

Le tapage puissant et omniprésent de la pluie s'abattant sur les alentours couvrait la pétarade de la défécation qu'elle avait bruyante. Chaque contraction de son sphincter anal s'accompagnait de sourds grognements dans l'effort de la poussée puis du relâchement de son rectum et de ses muscles abdominaux.

Après l'effort s'ensuivaient de petits ah de satisfaction ! Invariablement, elle clarifiait l'air de légers gestes de la main droite ou gauche pour évaporer l'odeur. Le mouvement présentait d'autres avantages. Il avait les vertus d'un éventail car sous la contrainte de l'exercice des gouttes de sueur perlaient à son front et ses tempes. De temps à autre, elle étirait le tissu de sa chemise de nuit par-dessus ses seins (lourds et encore fermes pour une femme de son âge) afin de s'essuyer le visage en soupirant d'aise. Une mouche n'aurait pas volé dans l'atmosphère épaisse. À l'inverse, les moustiques s'en donnaient à cœur joie !

Affamés d'hémoglobine, rendus vifs et joyeux par la pluie battante, c'était temps de fête pour les insectes suceurs de sang. Ils bourdonnaient avides de mettre fin à leur jeûne ! Théodosa n'aurait jamais cru qu'il pourrait y avoir tant de moustiques sur terre. C'était véritablement des légions féroces et assoiffées qui se levaient du soir à l'aube. En dignes descendants des vampires qu'ils étaient, ils se calmaient plus ou moins au matin, apeurés par le soleil levant ! Néanmoins, à son réveil, au petit jour, elle les retrouvait agglutinés sur la moustiquaire tels des chasseurs guettant la proie. Les sales bêtes ignoraient qu'elle savait protéger sa peau de leur voracité avec une bonne couche d'huile de carapate !<sup>3</sup> Elle hésitait à en étaler sur son arrière-train et son intimité même si fesses et pubis formaient un festin de choix pour les diptères voraces. Heureusement, elle parvenait à protéger ses parties tendres par d'autres procédés

dissuasifs : des herbes anti moustiques odorantes. Sitôt à son affaire, elle en avait fait brûler. La citronnelle parfumait l'air tout en la protégeant des piqûres alors qu'elle s'assise sur le trône, Théodosa déféqua.

La plupart du temps, pour des raisons de confort, à cause de son pied bot et de sa jambe plus courte, dans son cabinet d'aisance Théodosa restait debout. Cette position présentait le moins d'inconfort et le moins d'efforts pratiques en particulier pour faire pipi. Elle dérogeait à la règle pour l'autre fonction d'évacuation physiologique qui avait plus ou moins débuté sur une tirade sonnante et pétante encore sous l'abri de la moustiquaire.

Là, Théodosa s'était déjà détendue les boyaux, allongée dans son lit, sur une suite de flatulences dont les bruits avaient été atténués par les draps.

Ce prélude achevé, elle avait quitté son matelas pour finaliser en grand.

À l'instant, entre chaque contraction de ses intestins, elle lâchait un jet d'urine aussi abondant que si elle venait de perdre les eaux.

Quand elle aurait fini, elle verserait quelques gouttes d'une décoction d'écorce de mombin et de feuilles de couachi<sup>4</sup> pour éviter aux parasites de s'attarder dans les toilettes.

De là, elle avait vue sur toute la ruelle. C'était un point d'observation formidable ni vu ni connu. Cachés par les feuillages des arbres, personne ne savait que là étaient ses W.C.

(Elle entrevoyait, un jet de pierre plus loin, la porte de l'orphelinat. Elle y offrait ses services aux bonnes sœurs pour soigner des enfants atteints de la lèpre. Le plus tôt ils étaient pris en charge, le mieux c'était.)

Assise au calme, satisfaite des effets de la citronnelle brûlée qui éloignait les insectes et masquait ses propres relents, Théodosa jetait un œil aux alentours ! Les Amérindiens n'avaient pas appelé cette terre la Guiana<sup>5</sup> par hasard. Le spectacle qu'elle voyait de son cabinet d'aisance avait tout de la « terre d'eaux abondantes » dont la Guyane tenait sa dénomination.



La vie ici ne manquait pas de piquant ! Par endroit, il fallait laisser la route pour la pirogue. Par moment, Théodosa se demandait s'il n'y avait pas beaucoup plus d'animaux que d'êtres humains sur place ! La pluie, la végétation, les bestioles étaient agressives. Il lui semblait qu'ils avaient constitué une ligue pour éradiquer la présence humaine et décourager toute vie au profit du règne de la nature.

En un mot, la Guyane, c'était le bagne (cela restait vrai trois ans après qu'il ait fermé ses portes).<sup>6</sup> Théodosa comprenait parfaitement pourquoi le gouvernement métropolitain avait réservé à la Guyane ce rôle infernal : le bagne synonyme d'enfer sur terre ! Ceci dit, ce n'était qu'un des stigmates portés par ce pays. Pour Théodosa, la Guyane aurait pu être désignée sur les cartes du Monde comme la terre des Parias, la patrie des Réprouvés ! C'était un maudit nom de baptême qui disait bien tout de la sévérité de cette contrée.

À preuve, la Guyane accueillait les fous de l'or : ceux qui allaient rabattre la terre pour une utopie dorée. Ils revenaient à Cayenne maigres comme des clous, plus proches de l'état de zombies frappés par le paludisme, totalement affaiblis. Leur regard insensé suffisait à dire combien la forêt les avait malmenés pour ne leur laisser tout juste que quelques économies. Ça c'était quand la jungle avait pitié d'eux ! De l'avis de Théodosa, beaucoup des orpailleurs disparaissaient avalés par la sylvie. Elle était un véritable labyrinthe vert, trop grand, trop fort, trop sauvage pour ces hommes qui croyaient pouvoir remuer ses entrailles pour en tirer richesse !

Depuis qu'elle était là, Théodosa n'avait vu aucun orpailleur riche !

Il y avait des gens de toute race qui débarquaient en Guyane, et même fut un temps des hindous.

En dépit des bonnes volontés des nouveaux arrivés qui étaient là pour adopter la Guyane, la Guyane ne se laissait pas faire comme cela. Elle réservait ses beaux atours aux plus résistants des hommes.

Ceux que la Guyane ne dédaignait pas constituaient un petit monde de

survivants. Ils formaient une population de créoles. Les créoles de Guyane : les blancs nés sur place, les noirs nés sur place... les créoles, tous origines confondues, se retrouvaient à l'église en bons catholiques par temps sec ou temps de pluie comme aujourd'hui. En décembre, il pleuvait mais pas trop : c'était la petite saison des pluies. Ceci dit ce 8 décembre, cela tombait en déluge. L'eau de pluie se jetait sur le sol telle une lance se fiche dans la terre. Sans discontinuer, la pluie s'abattait avide de percer la terre qui s'élargissait sur des flaques de boue parce qu'incapable d'absorber ce torrent en provenance des nuages. Théodosa espérait qu'un soleil doux ferait suite à ce voile pluvieux enragé qui laissait entendre le tonnerre ! La journée commençait brutalement mais l'un dans l'autre, Théodosa préférerait cela à la rude saison sèche. Alors, on ne savait plus quoi se mettre, il fallait plisser les yeux même avec un chapeau sur la tête : c'était incommodant à tous les égards. Théodosa, du haut de son siège d'aisance, décida que ce jeudi, le soleil serait seulement timide. Elle voyait bien que ces grosses nappes d'eau au sol ne venaient pas de naître : cela provenait d'un premier jet de pluie qui avait fait fondre le ciel durant toute la nuit et fait lever les anophèles. Eux, ils étaient une calamité. Théodosa les détestait. Mais par-dessus tout, Théodosa haïssait les crapauds !

Elle n'oublierait jamais la première fois qu'elle avait croisé le chemin d'un crapaud buffle : une horreur de vingt-cinq centimètres au moins ! Ces animaux revêtus de pustules et de glandes étaient des monstruosité ni plus ni moins. Loin de s'enfuir, elle avait saisi un solide balai paille de riz et l'avait abattu vigoureusement, à la chaîne et à bras raccourcis sur cette erreur de la nature ! Depuis, à la seconde où le moindre croassement se faisait entendre aux alentours, Théodosa sortait son balai paille de riz, prête à l'attaque. Il était couvert des sécrétions<sup>7</sup> ou de Dieu seul sait quoi de ces immondes créatures échappées du pandémonium de la préhistoire. Elle était persuadée que l'odeur seule qui émanait du balai suffisait à décourager les prétendants autour de chez elle à approcher du pas de sa porte ! Théodosa avait des envies de massacre sitôt